

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1886

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*Présentée et soutenue le jeudi 15 avril 1886, à 1 heure*

Par JEAN-HUGUES-ÉDOUARD MANIÈRE

Né à Mansac (Corrèze), le 3 juin 1853

ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE  
SUR LE DÉLIRE DES PERSÉCUTIONS

*Président : M. LABOULBÈNE, professeur.*

*Juges : MM. { G. SÉE, professeur.  
                  { JOFFROY, RAYMOND, agrégés.*

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES  
HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

1886



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

173

Année 1886

THÈSE N°

POUR

# LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*Présentée et soutenue le jeudi 15 avril 1886, à 1 heure*

Par JEAN-HUGUES-ÉDOUARD MANIÈRE

Né à Mansac (Corrèze), le 3 juin 1853

## ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LE DÉLIRE DES PERSÉCUTIONS

*Président : M. LABOULBÈNE, professeur.*

*Juges : MM. { G. SÉE, professeur.  
                  { JOFFROY, RAYMOND, agrégés.*

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties  
de l'enseignement médical.*

PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES  
HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

1886

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

|                                                                                     |                |
|-------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| <b>Doyen</b> . . . . .                                                              | M. J. BÉCLARD. |
| <b>Professeurs</b> . . . . .                                                        | MM.            |
| Anatomie. . . . .                                                                   | SAPPEY.        |
| Physiologie . . . . .                                                               | BÉCLARD.       |
| Physique médicale . . . . .                                                         | GAVARRET.      |
| Chimie organique et chimie minérale. . . . .                                        | GAUTIER.       |
| Histoire naturelle médicale . . . . .                                               | BAILLON.       |
| Pathologie et thérapeutique générales. . . . .                                      | BOUCHARD.      |
| Pathologie médicale . . . . .                                                       | PETER.         |
| Pathologie chirurgicale . . . . .                                                   | DAMASCHINO.    |
| Anatomie pathologique . . . . .                                                     | GUYON.         |
| Histologie . . . . .                                                                | LANNELONGUE.   |
| Opérations et appareils. . . . .                                                    | CORNIL.        |
| Pharmacologie. . . . .                                                              | MATHIAS DUVAL. |
| Thérapeutique et matière médicale. . . . .                                          | DUPLAY.        |
| Médecine légale . . . . .                                                           | REGNAULD.      |
| Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveaux-nés . . . . . | HAYEM.         |
| Histoire de la médecine et de la chirurgie . . . . .                                | BROUARDEL.     |
| Pathologie comparée et expérimentale . . . . .                                      | TARNIER.       |
| Clinique médicale. . . . .                                                          | LABOULEBÈNE.   |
| Maladie des enfants . . . . .                                                       | VULPIAN.       |
| Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale. . . . .              | G. SÉE.        |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques. . . . .                            | HARDY.         |
| Clinique des maladies du système nerveux . . . . .                                  | POTAIN.        |
| Clinique chirurgicale . . . . .                                                     | JACCOUD.       |
| Clinique ophthalmologique . . . . .                                                 | GRANCHER.      |
| Clinique d'accouchement . . . . .                                                   | BALL.          |
|                                                                                     | FOURNIER.      |
|                                                                                     | CHARCOT.       |
|                                                                                     | RICHET.        |
|                                                                                     | VERNEUIL.      |
|                                                                                     | TRÉLAT.        |
|                                                                                     | LE FORT.       |
|                                                                                     | PANAS.         |
|                                                                                     | PAJOT.         |

**Doyen honoraire : M. VULPIAN.**

**Professeurs honoraires.**

MM. GOSSELIN. — BOUCHARDAT.

**Agrégés en exercice.**

|                |              |            |                |
|----------------|--------------|------------|----------------|
| MM. BLANCHARD  | MM. GUEBHARD | MM. PEYROT | MM. RIBEMONT-  |
| BOUILLY        | HALLOPEAU    | PINARD     | DESSAIGNES     |
| BUDIN          | HANOT        | POUCHET    | RICHELOT       |
| CAMPENON       | HANRIOT      | QUINQUAUD  | RICHET         |
| CHARPENTIER    | HUMBERT      | RAYMOND    | ROBIN (Albert) |
| DEBOVE         | HUTINEL      | RECLUS     | SEGOND         |
| FARABEUF, chef | JOFFROY      | RÉMY       | STRAUS         |
| des travaux    | KIRMISSON    | RENDU      | TERRILLON      |
| anatomiques.   | LANDOUZY     | REYNIER    | TROISIER       |
| GARIEL         | LUTZ         |            |                |

**Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN.**

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

LE COLONEL E. DE BRUCHARD

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MES MAÎTRES DE PARIS ET DE LIMOGES

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR LABOULBÈNE

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

Médecin à l'hôpital de la Charité

# ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR LE

## DÉLIRE DES PERSÉCUTIONS

---

### INTRODUCTION

Nous avons eu l'occasion, au cours de notre internat dans les asiles de Ville-Evrard et de Vaucluse, d'observer un grand nombre de persécutés, et nous avons été moins frappé de la fréquence que de certains caractères d'instabilité dans l'évolution du délire des persécutions. Aussi, nous n'avions pas tardé à soupçonner que derrière ces délires, variables quant à l'aspect, il y avait un fond commun à tous ces délirants. Lorsque M. Magnan, dans ses leçons de Sainte-Anne, 1883 et 1884, eut fixé la symptomatologie et la marche du délire chronique, nous trouvâmes dans l'enseignement de ce maître, l'autorité qui nous manquait pour asseoir notre conviction. Et c'est également en nous pénétrant de l'esprit des passages suivants, que l'idée nous est venue de rechercher dans l'histoire et dans la critique le rôle du délire des persécutions. Nous trouvons, en effet, dans le livre de M. le professeur Grasset. « Il n'y a pas de névrose idiopathique, essentielle, formant ma-

ladié ; elles sont toutes symptomatiques, depuis la migraine jusqu'à l'épilepsie elle-même... En dernière analyse, elles doivent se rattacher toujours à un état général, constitutionnel (1). »

D'autre part, nous lisons dans l'introduction que M. le professeur Laboulbène a écrite pour le *Précis d'histoire de la médecine*, de M. Bouillet : « La médecine a de profondes racines dans l'histoire des peuples. Elle a ses héros et ses grands hommes, ses apôtres et ses martyrs. Ses archives sont presque aussi anciennes que l'esprit humain. Il était intéressant, dans notre siècle travailleur et curieux, d'en rechercher les origines, de rétablir la longue chaîne des traditions, et de présenter le tableau de l'évolution des doctrines médicales. L'histoire de la médecine est à la fois une œuvre de gratitude et de justice pour nos ancêtres, et un enseignement pour nos contemporains : c'est le résumé d'un glorieux passé, c'est la base indispensable et solide des travaux de l'avenir (2). »

Enfin, M. le professeur Ball, signalant les progrès incessants dus aux nouvelles civilisations, fait remarquer les transformations qui se rapportent à l'objet des délires : « Ce n'est plus le gracieux délire, inspiré par Apollon et les Muses, par Bacchus et Vénus : ce sont les esprits infernaux qui apparaissent sur la scène et qui transforment en démoniaques ceux que le monde ancien regardait comme inspirés (3). »

1. Grasset, *Traité des maladies du système nerveux*, 2<sup>e</sup> édit, pages 1001 et 1002.

2. Laboulbène, *Introduction du précis de l'histoire de la médecine*, par J. Bouillet, 1883.

3. B. Ball, *Leçons sur les maladies mentales*.

Nous nous sommes donc attaché à démontrer que tous ces délires partiels, toutes ces monomanies, décrites par les auteurs anciens, n'étaient point des entités morbides, mais des symptômes communs, des épisodes variés d'une même maladie ; qu'on les trouvait à diverses époques de l'histoire, et que cette classification, commode pour la description, n'avait non seulement pas de base scientifique, mais que, loin de favoriser les progrès de l'aliénation, elle ne faisait qu'encombrer le cadre pathologique, en multipliant les questions de détail, et en empêchant les vues d'ensemble.

Notre travail comprend :

Une description du délire des persécutions ;

Une partie historique ;

Une partie critique ;

Des conclusions ;

Et un tableau synoptique du délire chronique, d'après M. Magnan.

Nous ferons remarquer que, nous en tenant au titre de notre étude, nous ne parlons point de la fréquence, du pronostic, de la jurisprudence et de l'anatomie pathologique du délire des persécutions ; nous serions enfermé dans ce dilemme : ou rapporter l'opinion des auteurs, et nous croyons plus intéressant de lire les ouvrages spéciaux ; ou faire des hypothèses, et nous n'avons pour cela ni le goût ni l'autorité nécessaires.

Enfin, nous devons ajouter, pour aller au devant d'une surprise ou d'un reproche, que nous n'avons point cité d'observations détaillées de persécutés parce qu'on en

trouve couramment partout, et qu'elles n'auraient été, par conséquent, d'aucun profit pour notre essai.

Nous sommes heureux de remercier nos maîtres, MM. E. de Lamaëstre et Bigot, de la bienveillance qu'ils nous ont témoignée dans le cours de notre internat, et nous prions M. le professeur Laboulbène de recevoir l'expression de notre reconnaissance pour l'honneur qu'il nous fait en voulant bien accepter la présidence de notre thèse.

---

## DESCRIPTION DU DÉLIRE DES PERSÉCUTIONS

En 1852, dans les *Archives générales de médecine*, Lasèque décrivait un délire partiel, auquel il donnait, « faute d'un meilleur terme » le nom de délire des persécutions. Cette forme mentale était décrite dans les ouvrages de l'époque sous des noms différents ; mais Lasèque, avec son esprit d'observation et son art de bien dire, a réellement le mérite d'avoir fixé en quelques pages un tel tableau clinique du délire que les auteurs qui ont suivi n'ont eu que peu de chose à y ajouter pour qu'il soit aujourd'hui aussi vrai qu'en 1852. Il n'y a guère, en effet, que les apparences qui changent, car le fond même du délire est resté et restera le même. L'esprit humain est ainsi fait qu'il a un besoin impérieux de s'expliquer ce qui se passe en lui ou autour de lui, et comme chaque être voit, sent, entend et juge avec ses organes, il en résulte des interprétations diverses suivant le degré d'intégrité ou de culture de ces organes. Le persécuté, par exemple, qui, au xvii<sup>e</sup> siècle, impute tel méfait ou telle sensation à l'action du diable ou des sorciers, est analogue à celui qui les attribuera demain au magnétisme, à l'électricité, à l'hypnotisme ou à la suggestion. Chaque délire porte avec lui le cachet de l'époque, le reflet des révolutions, la marque des découvertes, l'esprit philosophique de son temps ; on dirait que ces malades sont à l'affût des inven-

tions pour les rendre responsables ou complices de leur délire.

Le délire des persécutions comprend dans son évolution trois périodes souvent voilées, éloignées les unes des autres, mais liées fatalement entre elles. et qui répondent à la période d'incubation, à la période d'état et à la période terminale de certaines affections organiques ; puis, le délire dépressif, éteint ou interrompu, on voit à la longue apparaître un nouveau délire qui prend cette fois une forme expansive, et qui n'a guère été décrit, avant M. Magnan, qu'à titre d'accident, qu'à titre d'élément juxtaposé ou surajouté.

La période d'incubation est la moins bruyante ; elle est sourde, au début, silencieuse et passe fréquemment inaperçue, mais il y a toujours de la douleur, surtout de la douleur morale. C'est un malaise intellectuel qui « répond au frisson et à la fièvre », suivant Lasèque ; c'est « un trouble vague et général des facultés intellectuelles et affectives », d'après M. Magnan ; c'est « une hypochondrie mentale, pour Guislain ; « le malade a un sentiment vague et mal défini de sa faiblesse », dit M. Legrand du Saulle ; c'est « une sorte d'anxiété », suivant M. Garnier ; c'est « une perversion du sens émotif », dit M. Gérente ; c'est « une période de concentration pénible ». Pour nous, c'est simplement de l'inquiétude : le malade est inquiet, sans même trop savoir ni comment, ni pourquoi. Il y a dans son existence, ou dans son entourage, ou bien dans sa santé, quelque chose qui le trouble, qui le fait souffrir ; cela lui cause de la surprise et de la peine ; et ce malaise physique ou moral persistant, il cherche et se surveille. Mais jus-

qu'ici tout est vague, flottant, incolore ; ses craintes ou ses soupçons n'ont encore pris ni corps ni formule ; le malade fait à lui seul les frais de son délire ; mais que son attention soit attirée par quelque chose d'insolite, que sa volonté soit contrariée, qu'un accident banal se produise autour de lui, et le persécuté ne tardera pas à soupçonner la cause ou l'auteur de son mal : on le regarde de travers, on lui en veut, on se méfie de lui, on lui vole ses pensées, on le méprise, on le jalouse, on le trompe, etc. ; il s'est replié sur lui-même, il ne vit plus que pour lui, « et tout entier aux conceptions pénibles qui commencent à l'assaillir, il reste indifférent à tout ce qui ne paraît pas se rattacher directement à son délire ; les grands événements ne l'émeuvent point, les troubles politiques le laissent indifférent, les pertes d'argent ou de famille le touchent peu (1). » Par contre, les faits les plus simples, les plus insignifiants, mais qui ont un certain rapport avec ses préoccupations actuelles, suffiront pour provoquer sa colère et son indignation.

Cet état de trouble et d'inquiétude peut subsister plus ou moins longtemps. Cette période peut être écourtée ; il peut se produire une rémission, il peut aussi se faire que le patient s'arrête à cette étape de sa maladie, et ne parcourt pas toute la route. C'est une exception rare ; presque toujours, fatalement, il passe de l'élaboration à la systématisation de son délire.

Jusqu'ici le malade a supporté passivement son état d'abattement : « il côtoie l'abîme sans y tomber (2). »

1. Magnan. *Délire des persécutions*, 1877.

2. Castang. *De la marche du délire chronique*, thèse de Paris, 1882.

Maintenant il veut connaître la cause de sa situation nouvelle ; deux voies peuvent l'y conduire : ou bien il prendra en lui-même, dans son être psychique, cette cause de son infortune, ou bien des troubles hallucinatoires la lui fourniront ; mais quel que soit le point de départ qu'il accepte, dès qu'il a trouvé « la formule de son délire (1) », rien ne peut ébranler sa conviction. Il a hésité, au début, il a cherché des explications, il a essayé de se démontrer l'absurdité de son opinion, mais actuellement il n'a plus aucun doute, il a des ennemis, il les connaît, ou va les connaître. Il ne discute plus la cause de ses persécutions imaginaires, il ne cherche pas si le fait est exact ou vraisemblable, il accepte ce fait sans contrôle, sans discussion, et bâtit là-dessus son « roman pathologique (2) ». En partant de prémisses fausses ou spécieuses, il poussera le raisonnement jusqu'à l'absurde.

Nous insistons sur cette espèce de processus logique parce que nous verrons un travail syllogistique analogue se produire à propos des idées de grandeur qui succèdent ou s'entremêlent aux idées de persécution.

Nous avons dit que des troubles sensoriels peuvent apparaître au cours du délire des persécutions ou en marquer le début. Les plus fréquents, les plus précoces, sont des hallucinations de l'ouïe ; mais, quoi qu'en ait dit Lasègue, on peut voir survenir, rarement il est vrai, des hallucinations de la vue, du goût, de l'odorat, et, plus fréquemment, des troubles de la sensibilité générale. Marcé, Griesinger, Magnan, Blanche, Mabillet et quelques autres,

1. J. Falret.

2. Legrand du Saulle. *Délire des persécutions*.

en ont rapporté des observations bien probantes. M. Magnan, entre autres, cite le fait d'une malade qui voyait des images obscènes qui la poussaient à la débauche ; un autre sentait des odeurs infectes et trouvait ses aliments aigres et amers ; un magistrat croit qu'on le masturbe pendant la nuit et entend des voix qui se moquent de lui et lui reprochent cette action honteuse ; il semble à un autre persécuté qu'on lui introduit des corps étrangers dans le rectum et dans l'urèthre ; une femme a des sensations voluptueuses, — c'est une de ses voisines qui les provoque par l'électricité. On pourrait ainsi multiplier les citations. Mais le fait intéressant qui ressort de ces observations, c'est que les mêmes troubles de la sensibilité générale, les mêmes erreurs sensorielles, étaient presque la règle dans les grandes épidémies vésaniques des quatre derniers siècles, et donnaient lieu à des interprétations analogues.

Un autre fait intéressant, c'est que les hallucinations peuvent être unilatérales ou bilatérales. Dans certains cas, l'halluciné entend une ou plusieurs voix, et ces voix parlent tantôt la même langue que lui, tantôt une langue étrangère, inconnue ; dans d'autres cas, le malade a des hallucinations gaies par une oreille ou des hallucinations pénibles par l'autre. On rencontre également tous les degrés de perversion de la sensibilité générale, depuis l'analgésie jusqu'à l'hyperesthésie.

Ces troubles sensoriels, qui sont la cause ou l'aliment du délire, offrent des caractères d'unité, de stabilité et de durée variables, suivant qu'ils évoluent sur tel ou tel terrain. L'épilepsie, l'hystérie, l'alcoolisme, par exemple,

impriment au délire un caractère spécial ; mais nous avons surtout en vue, dans ce chapitre, la description du délire des persécutions tel que l'ont compris ceux qui en ont fait une entité morbide. Lorsque ces troubles se produisent à une période avancée de la maladie, ils marquent « d'une certaine façon, le progrès du mal et l'entrée définitive de la maladie dans une période d'état qui tend à la chronicité (1) ».

C'est principalement à cette période de systématisation que, la maladie étant arrivée à son état de « floraison », le persécuté laisse percer la folie dans des discours insensés ou des actes délictueux. Sous l'empire de son délire, il porte des plaintes au commissaire de police ou à tout autre représentant de l'autorité ; il injurie publiquement ses ennemis, il change plusieurs fois de domicile, il poursuit devant les tribunaux ceux qu'il croit lui avoir causé des dommages, il se livre à des actes qualifiés crimes ou folie, suivant son caractère, son éducation ou son milieu social. Il faut encore quelquefois insister auprès de lui pour qu'il désigne le sujet de ses plaintes ou de ses récriminations. D'abord, il a accusé une collectivité, un fait général ; mais qu'on le pousse habilement dans ses derniers retranchements, et bientôt il confiera, à travers quelques réticences, le nom de ses persécuteurs. Plus tard, il le dira à tout le monde.

Dès lors, le malade est sur le point d'entrer dans la dernière phase de son délire dépressif ; la transition est peu marquée entre la période qui commence et celle qui

1. Martinencq. *De l'évolution de l'hallucination de l'ouïe*, Thèse de Paris, 1880.

finit. Fixé sur la nature et sur la cause de ses souffrances, le persécuté ne craint plus le jugement de l'opinion publique ; il se met au-dessus de tout. Volontiers « il se fait un piédestal de son infortune cérébrale (1). » Quand on lui parle de ses déboires, des prétendues injustices qu'on lui a faites, des erreurs dont il a été victime, il répond : Vous le savez bien, tout le monde le sait. Il subit, sans se plaindre, la séquestration et les tracasseries de ses camarades. Il reçoit sans plaisir et quitte sans regret les parents et les amis qui viennent le voir. Il est arrivé à l'apogée de son égoïsme. Parfois, ses facultés paraissent s'obscurcir ; il semble que sa mémoire diminue, que sa volonté s'amollit. Sous l'influence de cette atténuation de son intelligence, le malade se compose un vocabulaire spécial ; il fait choix d'expressions typiques pour dépeindre sa situation lamentable, il invente des mots nouveaux, mais le domaine de ses connaissances se rétrécit ; tout en lui diminue, sauf l'insanité de ses conceptions.

C'est souvent seulement à cette période, après avoir passé par une phase plus ou moins longue de concentration ou d'indifférence, que le persécuté réagit contre ses souffrances, et cherche à se débarrasser de la vie ou à se venger de ses ennemis. D'abord il fuit et évite les dangers imaginaires ; il se défend ensuite ; enfin, il attaque.

Cette période peut durer indéfiniment. Il est, croyons-nous, aussi difficile de lui fixer un terme qu'un début. La division du délire en trois périodes, fort commode pour la description, l'est beaucoup moins en clinique. S'il est sou-

1. Legrand du Saulle, *loc. cit.*

vent impossible d'observer tous les jours pendant des mois et des années le même malade délirant, il l'est encore bien plus de suivre la succession et l'enchaînement de ses idées. Ce qui caractérise le persécuté, c'est qu'il invente péniblement des idées de persécution, c'est qu'il se familiarise avec ces idées et cherche à leur donner quelque apparence de réalité, c'est qu'ensuite il ne sort plus de ces idées : il hésite, il affirme, il croit. « Il a créé sa folie de toutes pièces ; il l'a en quelque sorte méditée, échafaudée, et bâtie (1). »

Il y a des variétés individuelles, il y a des différences dans la durée, dans l'expression extérieure du délire, dans l'habitus du malade ; il y a des marques particulières imprimées par l'âge, par le sexe, par la profession, par l'instruction, par la religion, mais les persécutés se ressemblent tous, quant au fond : chez tous, le délire naît, s'établit et se fixe, en dehors de toute question de temps et de lieu.

Tel est le délire des persécutions, décrit et admis par tous les auteurs. Nous n'avons pas décrit les idées ambitieuses qui jaillissent par bouffées ou qui s'établissent à titre de délire spécial fixe dans le cours ou sur le déclin du délire des persécutions ; nous n'avons pas non plus parlé de l'influence de l'hérédité, des névroses et des intoxications ; nous avons pris le délire des persécutions classique, type Lasèque, pour le comparer aux manifestations vésaniques qui ont marqué les épidémies des derniers siècles, et démontrer la relation entre tous ces délires.

1. Legrand du Saulle, *loc. cit.*

Il est aisé de voir combien ce délire systématique, avec sa marche toujours la même, est différent de ces idées vagues de persécutions qu'on trouve dans toutes les formes mentales, ou qu'on voit apparaître au cours de maladies graves. Dans un cas tout est régulier, méthodique ; dans l'autre tout est indécis, mobile, fugitif. Le délire a toutes les allures d'un processus pathologique, les idées ont le caractère d'un accident fortuit, sans origine, sans liaison, sans but : l'un pousse sur tous les terrains, l'autre sur un terrain spécial.

---

## PARTIE HISTORIQUE

En lisant les premiers écrits des historiens, des poètes et des philosophes, on est frappé du caractère invraisemblable de certains faits et l'on se demande si ces récits de l'intervention divine ne sont pas dus à l'imagination des auteurs, ou si plutôt les faits en question ne sont pas imputables à la folie. Il est certain qu'aux premiers âges de l'humanité, l'homme, entouré d'ennemis, avait plus qu'aux siècles suivants l'esprit ouvert au merveilleux. Chaque époque terrestre, en augmentant les moyens d'existence et de défense, apportait une notion nouvelle, une nouvelle découverte ; mais à travers toutes ces révolutions, l'homme était constamment en face de faits inexplicables. De là l'idée d'une puissance supérieure à la sienne, de là l'origine de la divinité. Or, Dieu étant admis, l'homme s'incline devant lui, et lui rapporte tout ce que sa raison n'explique pas. Qu'un grand événement se produise, qu'une perturbation dans l'air ou sur la terre éclate, l'homme s'inquiète, redoutant la divinité. Mais qu'un halluciné voie ou entende la divinité ; que sous l'empire de la frayeur, il raconte ce qu'il a vu ou entendu, aussitôt l'auditoire le croit, et la crainte de la Divinité augmente.

Jacob luttant contre l'ange et voyant une échelle relier la terre au ciel, Balaam entendant l'ânesse lui faire un discours, Saül poursuivi par des voix vengeresses, Nabuchodonosor persuadé et persuadant aux autres qu'il est changé

en bête, et, dans des temps ultérieurs, Socrate conseillé par son génie, ou Néron obsédé par le spectre de sa mère, et tant d'autres, n'étaient que des hallucinés, ou des délirants qui voyaient dans leurs conceptions morbides l'intervention de la divinité.

Certes, à toutes ces considérations philosophiques et à tous ces exemples, on pourrait préférer quelques observations bien détaillées ; mais outre la difficulté que présente une compilation des auteurs sacrés, grecs et romains, nous avons cru plus utile et plus intéressant de relater des faits moins éloignés de nous. Du reste, la folie a toujours porté, par certains points, l'empreinte des idées dominantes de l'époque.

Ainsi, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, tous les faits anormaux sont attribués tantôt au Dieu chrétien qui manifeste sa puissance par la voix de ses anges ou de ses saints, tantôt à l'esprit du mal, à Satan, qui combat l'influence de Dieu ; aux âges antérieurs, tout était rapporté aux bons ou aux mauvais génies. « Au moyen-âge, des visionnaires crurent sérieusement assister à des réunions d'anges, ou contempler sous leurs pieds l'abîme de feu où se trouvent relégués les esprits rebelles... Les témoignages de ces visionnaires furent cités avec autant de respect que d'admiration (1). » Et les théologiens qui détenaient l'instruction et le pouvoir, n'étaient pas assez éclairés pour détruire ces croyances absurdes. En vain un incrédule ou un sage élève la voix pour protester, on le condamne et on l'exécute comme hérétique. Comment donc s'étonner que,

1. Calmeil. *De la folie*, etc.

les peuples vivant dans la crainte de Dieu et de Satan, que les rois, constamment en guerre entre eux, et la misère succédant à une famine, à une épidémie ou à une guerre civile, il y ait eu des familles, des villages et des pays où la folie prenait un caractère endémique et contagieux ?

En résumé « tant qu'on a cru que les dieux avaient le pouvoir de descendre sur la terre, Jupiter, Mercure, Apollon, Diane, Vénus apparaissaient très souvent aux aliénés ; les femmes croyaient alors s'unir à des satyres, au dieu Pan, à des dieux métamorphosés en serpents, en cygnes, en taureaux ; les mélancoliques se croyaient poursuivis par des mégères armées de fouets, par des chiens à trois têtes, par les chiens d'Hécate qu'ils disaient grands comme des éléphants. A une époque plus rapprochée de nous, les anges et les démons ont pris la place des dieux, et la singularité du délire des cloîtres, du délire de la sorcellerie prouve que l'imagination des poètes, si on la compare à celle des monomaniaques, est bien loin de tenir le premier rang pour la fécondité et la puissance de l'invention » (1).

Ainsi toujours et partout, la folie prend la teinte des idées religieuses ou superstitieuses, des préjugés sociaux qui ont cours parmi les peuples ; et, comme cette teinte varie avec les révolutions politiques et morales, on voit se succéder une série de délires dissemblables pour la forme, mais analogues quant au fond.

Quelque temps après la catastrophe de Jeanne d'Arc, vers 1436, le bruit courut dans le pays de Vaud que les

1. Calmeil, *loc. cit.*

environs de Berne et de Lausanne regorgeaient de sorciers qui, pour plaire à Satan mangeaient leurs propres enfants. Treize victimes avaient été dévorées en peu de temps. L'autorité fit une enquête. Pierre, juge à Bollingen, et l'inquisiteur d'Eude exposèrent des centaines de malheureux aux tortures du chevalet, et des familles entières s'empressèrent d'évacuer les localités (1). Une femme, dont l'exécution eut lieu à Berne, formula ses aveux en ces termes : « je fais partie d'une secte qui jure obéissance au diable ; les enfants qui n'ont pas encore reçu le baptême attirent surtout notre attention, nous savons les faire périr par le prestige de nos cérémonies ; nous dérobons le cadavre à la terre, il est jeté dans une marmite remplie d'eau bouillante. Avec les parties un peu consistantes nous en composons un onguent dont la puissance est magique ; à peine est-on enduit de cette graisse qu'on se trouve emporté par l'air, là où l'on veut se rendre ; avec les sucres liquides, nous préparons un bouillon tel que celui qui en avale quelques gouttes est aussitôt initié aux secrets de notre art et se trouve par son savoir à la hauteur des maîtres (2).

En 1459, un certain nombre d'habitants de l'Artois confessèrent en justice qu'ils assistaient la nuit à des réunions prohibées où ils étaient apportés par des démons, qu'ils engageaient leur foi à un être impur, qu'ils s'y livraient à la copulation avec des esprits, après avoir accepté la monnaie du diable et partagé l'abondance de ses festins.

En Allemagne, vers 1485, un inquisiteur crut constater que les sorcières de Burbie étaient dans l'usage, chaque

1. D'après Nider, in Calmeil, *loc. cit.*

2. D'après Nider et Spranger, in Calmeil, *loc. cit.*

fois qu'elles se réunissaient la nuit pour prendre leurs ébats, d'égorger un enfant, d'en boire le bouillon, d'en dévorer les chairs ; quarante et une femmes, prévenues d'avoir participé à de pareils crimes, périrent par le supplice du feu. Quarante-huit autres hallucinées, qui furent pareillement brûlées, à Constance et à Ravensburg, dans l'espace de cinq ans, confessèrent qu'elles s'étaient prostituées à des incubes, les unes à l'âge de douze ans, les autres à vingt ou trente ans, et qu'elles avaient consenti de plein gré à partager leur couche avec des pareils amants pour se rendre encore plus criminelles aux yeux de Dieu. Parmi les malades que les inquisiteurs brûlaient, il se trouvait aussi des monomaniaques que l'on appelait *tempestières*, et qui s'accusaient de s'être entendues avec le diable pour exciter de violents orages. Parmi celles qui furent brûlées à Strasbourg, une femme se fit remarquer par une complète insensibilité aux plus horribles tortures ; la même chose arrivait journellement à d'autres prévenues qu'on disait posséder le *sort de la taciturnité*.

Jusqu'ici, presque constamment les divagations des malades se rapportent aux sujets religieux. Les hallucinations visuelles et tactiles sont encore peu variées ; les démonolâtres n'aperçoivent pas encore autour d'eux ces formes changeantes d'animaux qu'ils prendront plus tard pour des diables métamorphosés en bêtes. Les femmes croient s'unir avec des incubes, mais jusqu'à présent elles ne croient pas s'accoupler avec des animaux immondes ; elles ne signalent pas encore ces sensations étranges que d'autres attribueront bientôt à l'introduction des esprits infernaux dans leurs parties génitales.

En 1491, on crut que les esprits déchus avaient pris possession de tout un couvent de filles, à Cambrai. Pendant plus de quatre ans ces religieuses furent vexées d'une manière horrible par des démons. « On voyait les possédées courir comme des chiennes, à travers la campagne, s'élancer en l'air comme des oiseaux, grimper aux troncs des arbres comme des chats, se suspendre aux branches, contrefaire le cri des animaux, deviner les choses cachées et présager l'avenir » (1).

XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

François Pic de la Mirandole a connu un prêtre, âgé de 75 ans, qui avait eu pendant quarante ans accointance avec un démon succube, qu'il nommait Hermeline, qui le suivait partout, et avec lequel il échangeait des paroles singulières. Il rapporte que le fameux Savonarole a vu l'ombre de son oncle Jean, au milieu d'un nuage de feu, et qu'il était souvent obligé d'en venir aux prises avec des légions de diables qui l'apostrophaient avec malice, estropiaient son nom, et répétaient sans cesse qu'ils feraient tant et tant que le moine serait contraint de lâcher pied (2).

Bodin a connu un individu « qui était jour et nuit poursuivi pour un esprit dont les formes lui paraissaient variables, l'importunait par d'abominables conseils, qui le vexait par ses attouchements, qui le poussait à bout par ses méchancetés. A la fin, cet homme se décida à quitter son

1. Calmeil, *loc. cit.*

2. Calmeil, *loc. cit.*

domicile dans l'espoir de trouver ailleurs le repos et le sommeil qu'il avait perdus (1).

Leloyer a observé que « quelques personnes ne peuvent vivre sans effroi dans certaines habitations. Chaque nuit elles y sont réveillées par le bruit des coups qui résonnent sur les cloisons et les parquets ; à chaque minute, des éclats de rire, des sifflements, des battements de mains attirent leur attention ; leur vue est frappée par de subites apparitions d'ombres ; des spectres leur saisissent les pieds, le nez, les oreilles, et vont jusqu'à s'asseoir sur leur poitrine. Ces maisons sont le rendez-vous des démons (2).

• Levinus reconnaît que les énergumènes se servent quelquefois d'expressions inconnues, qu'ils paraissent posséder momentanément des langues qu'ils ne semblent pas avoir apprises (3). »

Wier nous apprend que les aliénés du xvi<sup>e</sup> siècle attentaient souvent à leur existence, que les convulsions compliquées de délire régnaient souvent dans les communautés de nonnes, dans les écoles de garçons, ... qu'elles se manifestaient épidémiquement, ... qu'on connaissait beaucoup d'agents toxiques capables de déterminer, par leur ingestion dans l'économie, l'explosion subite d'un délire momentané (4).

En 1510, Torralba, médecin et philosophe célèbre, que Cervantès représente « comme perdu dans les espaces aériens et tout prêt à toucher de sa main le disque de la

1. Bodin. *Démonomanie des sorciers*.

2. Leloyer. *Des spectres*, page 465.

3. Calmeil., *loc. cit.*

4. D'après Wieri, *opera omnia*, 1560, Amsterdam.

lune », était obsédé par des hallucinations de la vue et de l'ouïe ; dans son cabinet, dans ses voyages, il croit apercevoir un génie à ses côtés, il l'entend parler, il lui adresse la parole (1).

En 1574, un nombre considérable de bergers, de bûcherons, d'agriculteurs, qui croyaient avoir à se reprocher envers le Créateur et envers l'humanité les torts les plus graves, furent délégués à la justice de Savoie.

Michaëlis nous apprend qu'en 1582 l'inquisition d'Avignon fit comparaître à son tribunal plusieurs prétendus sorciers, et que ces malheureux venaient d'échapper comme par miracle à toutes les horreurs de la *famine*. Les accusés se reconnurent coupables d'avoir choisi Beelzebuth pour leur dieu. Ils dirent encore qu'ils employaient, pour se frotter, de la graisse d'enfant ; qu'ils voyageaient à travers l'air ; qu'ils fréquentaient les assemblées diaboliques ; qu'ils commettaient le péché de fornication avec des esprits ; qu'ils homicidaient les nouveaux-nés pour dépecer et manger leurs cadavres ; qu'ils offraient à Satan la proie qu'ils dérobaient aux cimetières (2).

On lit dans le *Traité de l'Incrédulité* : François Bontius dit qu'auprès de Milan, en 1590, il y eut une trentaine de religieuses qui furent possédées par un malin esprit, toutes vierges et de petite condition (3). »

Quatre ans plus tard, beaucoup de citoyens se crurent encore tombés en la puissance des démons, à Friberg, à Spandaw et dans quelques autres cités du Brandebourg ;

1. In Calmeil, *loc. cit.*

2. Michaëlis. *Discours sur les esprits*.

3. Delancré. *De l'incrédulité et mécréance*.

Hortius parle ainsi de ces monomaniaques. « En 1594, au marquisat de Brandebourg, furent vues plus de huit vingts personnes démoniaques qui proféroient des choses émerveillables, connaissoient et nommoient ceux qu'ils n'avoient jamais vus,..... denonçoient le jugement de Dieu, vomissoient une infinité d'outrages contre les pasteurs de l'Eglise, ne parloient que d'apparitions de bons et de mauvais anges (1).

La démonolâtrie se répand dans la Lorraine. Neuf cents mélancoliques sont mis à mort en très peu de temps. Calmeil décrit, d'après Nicolas Rémy, les principaux traits du délire de ces malheureux. Satan leur a délivré des poudres, des pommades, des baguettes, toutes sortes de poisons pour donner la mort aux créatures de Dieu; la monnaie du diable se convertit bientôt en ordure; le diable imprime la marque de ses ongles sur la peau de ses adorateurs; il a accompli avec eux l'acte de chair, bien que ces accouplements ne leur procurent que des sensations douloureuses; les esprits déchus apparaissent, en général, aux démonolâtres avec des pieds et des mains armés d'ongles difformes, et leur parlent avec une voix grêle et mal articulée; les sorcières endorment les maris jaloux; les diables lancent quelquefois sur les prairies et sur les blès des nuées d'insectes qui dévorent en un clin d'œil, la verdure des campagnes; les démonolâtres dévorent au sabbat des restes de cadavres, et dansent en rond, dos contre dos; ils voyagent en l'air à cheval sur des esprits, mais ces pérégrinations ne sont pas exemptes de malaise

1. Simon Goulard. *Histoires admirables*.

et d'anxiété ; ils possèdent le pouvoir de congeler l'eau dans les nuées pour la convertir en grêlons et saccager ensuite les biens de la terre ; ils peuvent ressusciter les morts et s'introduire dans les appartements les mieux clos, etc., etc.

Remy a remarqué que beaucoup de démonolâtres, pour se dérober à l'empire de Satan, se donnaient eux-mêmes la mort, et que, soit par dégoût d'une pareille existence, soit par l'effet du remords, il leur arrivait à tout bout de champ, de se pendre, de se précipiter dans les puits, dans les rivières, de se percer avec des instruments vulnérants. La fureur du suicide était telle qu'il en a noté quinze exemples dans une seule année. Il estime que la démonolâtrie est sujette à prendre racine dans les mêmes familles, et que le mal des pères et des mères influait souvent d'une façon fâcheuse sur les dispositions intellectuelles de leurs descendants. Boguet (1) rapporte que dans le Jura où régnaient la pauvreté et la misère, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, la démonomanie, la lycanthropie et la démonopathie se déclarèrent épidémiquement parmi les malheureux habitants de Saint-Claude, « habitués à courir après une maigre et insuffisante nourriture. » Il raconte l'histoire d'une famille entière de persécutés. Pernette Gandillou, se croyant changée en louve, essaie de dévorer une petite fille, occupée à cueillir des fruits ; son frère, Pierre Gandillou, avoue qu'il a livré ses deux enfants au diable qui lui est apparu sous la forme d'un mouton noir. Il est allé au sabbat où il a rencontré des incubes et des succubes ; il a soutiré la grêle

1. Boguet. *Discours des sorciers*.

des nuages ; un soir après s'être fait frotter avec une certaine graisse, il s'est senti métamorphosé en lièvre. Quand il est ainsi changé en bête, il attaque les animaux et les hommes pour assouvir sa faim. Son fils Georges Gandillou a entendu parler le diable, il a vu à la synagogue des incubes et des succubes ; il porte la marque de Satan ; il s'est métamorphosé en loup et a tué ainsi deux chèvres dans la montagne. Sa fille, Antoinette Gandillou a fait tomber la grêle sur les récoltes ; elle est allée au sabbat avec son père et son frère et s'est accouplée avec un béliet noir. Pernette Gandillou fut mise en pièces par le peuple ; Pierre, Georges et Antoinette Gandillou furent étranglés et brûlés par les mains du bourreau.

En 1598, un curé du Limousin, le sieur Aupetit, desservant la paroisse de Payas, fut accusé de se livrer aux pratiques de la diablerie dans une lande de la paroisse du Vigens. Devant le vice-sénéchal, il nia tout ; à la torture, il débita les extravagances qu'on va lire : « Je suis allé au Sabbat de Mathegoute. J'y ai vu le diable sous la forme d'un mouton blanc et noir. Il nous parlait, se faisait adorer, baiser un certain endroit, et nous engageait à croire en sa puissance. Nous nous réunissions chaque fois que nous apercevions un nuage où se reflétait l'ombre d'un mouton... Il y a vingt ans que je vais au sabbat... J'ai le don d'embarrer, de faire cesser les hémorrhagies et de me faire aimer des filles. Je me suis exercé à faire périr les fruits, les hommes, les femmes et les enfants. Lorsque je désirais quelque chose, j'appelais Belzébuth en ma maison ou ailleurs. Il venait en forme de mouton. Il m'a demandé l'un de mes doigts, puis un second, puis mon

corps tout entier, puis mon âme. J'ai tout accordé ; mais jamais je n'ai pu m'habituer à la compagnie du diable, qui me causait une nouvelle frayeur chaque fois qu'il s'approchait de ma personne. Il prenait quelquefois la forme d'un chat. Il parlait très bien le patois limousin, etc., etc. Aupetit, en montant sur le bûcher, maintint comme véritable tout ce qu'il avait débité sur le chevalet de la question (1).

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Tandis que Bacon, Descartes, Pascal, Leibnitz, Newton, Locke et quelques autres essaient de saper les erreurs et les préjugés qui ont tenu l'entendement humain comme enchaîné aux plus stupides raisonnements, les médecins, Baillou, Plater, Sylvius, Sennert, Willis et quelques autres moins illustres, font de notables efforts pour asseoir la physiologie et la pathologie intellectuelles sur leurs véritables bases. Plater fait remarquer qu'il est une manière d'imbéciles dont la maladie congénitale ou acquise n'exclut cependant pas le développement de certaines facultés ; qui possèdent même, quelquefois à un assez haut degré, le génie de la musique, de la peinture, de l'architecture, et dont la niaiserie se reconnaît à l'empressement qu'ils mettent à courir au devant de la louange, à la satisfaction qu'ils éprouvent à faire ou à dire des choses ridicules. Les grands ont souvent à leur cour des imbéciles qui les amusent par leurs bouffonneries et leurs bons mots... La mé-

1. Delancre. *Tableau de l'inconstance*.

lancolie est caractérisée par la persistance d'un sentiment de crainte et de tristesse que rien dans la position du malade, si ce n'est un vice du jugement ou la perversion de l'imagination, ne saurait expliquer. C'est en vain qu'on cherche si les mélancoliques ont quelques secrets motifs d'affliction ou de crainte ; tout ce qu'on peut découvrir, c'est qu'ils se forgent des fantômes, et que leurs appréhensions sont complètement dénuées de fondement. Quelques uns s'attachent à des idées absurdes dont il est impossible de les faire démordre. Celui-ci est changé en bête ; celui-là croit que son corps est devenu fragile comme un vase de terre, et prend de continuelles précautions pour éviter le choc des objets résistants ; un autre s' imagine que son nez est démesurément long ; d'autres croient avoir avalé des grenouilles ou des serpents ; enfin presque tous ces malades sont taciturnes et ne semblent plus tenir à rien. Refusant de parler, de marcher, ils recherchent la solitude, évitent la compagnie de leurs proches, et s'enfuient quelquefois dans les forêts, comme s'ils avaient pris le genre humain en aversion... Quelques uns présentent des rémissions pendant lesquelles ils se tourmentent moins ; quelques autres abandonnent jusqu'à l'espérance et se tuent ; d'autres enfin se placent au-dessus de l'humanité et se figurent converser avec Dieu ou ses anges (1).

Sennert fait remarquer que parmi les mélancoliques quelques-uns ne déraisonnent que sur un sujet déterminé, et que la mémoire n'est pas affaiblie dans ce genre d'aliénation. Celui-là vante son opulence, bien qu'il ne possède

1. Calmeil, *loc. cit.*, page 377.

rien ; celui-ci se pose d'une manière superbe, parle de ses trésors, de ses pierreries, de la pompe de ses ameublements, veut se faire respecter comme un souverain ; un autre qui est comblé de richesses se croit pauvre, ou bien il se figure qu'on le prend pour un criminel et que le moment de son supplice n'est pas éloigné ; cet autre se dit damné et s'attend à être précipité dans l'enfer, etc., etc. (1).

D'après Th. Villis, la mélancolie est partielle quand le délire s'exerce sur un objet déterminé ou sur une série d'objets dont il est impossible aux malades de détacher leurs pensées, sur lesquels ils concentrent toute l'activité de leur esprit, dont ils font dépendre les affections de l'âme, et dont la contemplation incessante ne leur cause que de la tristesse et de l'anxiété ; non seulement ils émettent les idées les plus absurdes, et les plus étranges au sujet de l'objet qui les préoccupe particulièrement, mais leur délire s'étend encore à une foule d'objets accessoires, et qui n'ont avec le chef principal qu'un rapport éloigné... Cette mélancolie peut dégénérer en démence ; et les chances de guérison sont nulles ou peu nombreuses quand cette maladie est très ancienne (2).

Benet cite dans le *Sepulcretum* une observation que Calmeil résume ainsi : « Un villageois soutenait qu'il portait dans l'estomac un grenouille vivante ;... citant l'époque où il avait avalé quelques œufs de grenouille, il assurait qu'il avait entendu à diverses reprises les coassements d'une grenouille dans son estomac, qu'il la sentait nager

1. Sennert, *opera*.

2. D'après Calmeil, *loc. cit.*, page 395.

lorsqu'il buvait une certaine quantité d'eau ; qu'elle lui semblait au contraire tomber dans l'engourdissement lorsqu'il faisait usage à l'intérieur d'un liquide où l'on avait fait infuser de l'ail ; qu'un jour il avait rendu avec ses déjections, une matière en tout semblable à du frai de grenouille ; qu'il lui était parfois arrivé, pendant les efforts du vomissement, de la sentir remonter jusqu'à l'isthme du gosier, qu'elle n'avait pu franchir à cause de son énorme volume, du reste cet homme ne manquait pas d'appétit, dormait bien, digérait bien et paraissait, quoique maigre, jouir d'une bonne santé. On lui fit prendre du mercure doux, de la rhubarbe, et l'on glissa adroitement une grenouille dans sa garde-robe. Il resta dans l'impression de son idée fixe, et finit par succomber dans un état complet de marasme.

A l'autopsie, le chirurgien trouva dans l'estomac, non loin de la région pylorique, une tumeur grosse comme un œuf de poule, sillonnée par des vaisseaux volumineux et sur le point de s'ulcérer.

En 1609, le pouvoir fut informé que le pays de Labourd, (aujourd'hui Basses-Pyrénées) était infesté de démonolâtres ; la folie existait dans 27 paroisses, à l'état de maladie sociale. Delancré, l'historien de cette épidémie, dit en parlant des démonolâtres : ils ont trouvé le moyen de ravir les femmes d'entre les bras de leurs époux, et faisant force et violence au saint et sacré lien du mariage, ils ont adultéré et joui d'elles, en présence de leurs maris, lesquels comme statues et spectateurs, immobiles et déshonorés, voyaient ravir leur honneur sans y pouvoir mettre ordre. La femme, muette, ensevelie dans un silence forcé, invo-

quant en vain le secours du mari, et l'appelant inutilement à son aide lui-même, contraint de souffrir sa honte à yeux ouverts et bras croisés.

« Danser indécement, festiner ordement, s'accoupler diaboliquement, sodomiser exécrationnellement, blasphémer scandaleusement, se venger insidieusement, courir après tous désirs horribles, sales et dénaturés brutalement, tenir les crapauds, les vipères, les lézards et toutes sortes de poisons précieusement, aimer un bouc qui pue ardemment, le caresser amoureusement, s'accointer et s'accoupler horriblement et impudemment. » Tels étaient, suivant leurs propres aveux, leur bonheur et leurs plaisirs habituels (1).

Les enfants eux-mêmes, quel que fût leur âge, étaient assaillis par des hallucinations. On les enfermait dans les églises, et l'on avait soin de les tenir éveillés ; mais aussitôt le sommeil venu, on voyait les malheureux en proie à toutes les singularités de leur délire. Delancre dit que « deux mille enfants du Labourd soutiendraient, sans jamais varier, qu'ils ont été présentés réellement au sabbat par des sorcières. Or, voilà une description sommaire du sabbat, d'après Delancre et la déposition des hallucinés : Le sabbat ressemble à une foire, où les sorciers, transportés par des diables, arrivent de toutes les contrées ; les uns sont réels, les autres illusoires. Les hommes, abrutis et transformés en bêtes, y perdent l'usage de la parole ; les bêtes au contraire y parlent et semblent avoir plus de raison que les hommes ; l'on y entend des sons d'instruments, plus étourdissants qu'harmonieux. Les femmes y figurent

1. Delancre. *Tableau de l'Inconstance des mauvais anges.*

nues et échevelées, arrivant et partant perchées sur un bâton, sur un bouc, ou tout animal, portant un enfant ou deux en croupe. « le diable ores au devant pour guide, ores en arrière et en queue, comme un rude fouetteur » ; le diable, comme maître souverain, préside l'assemblée sous la forme d'un bouc puant et barbu ; une sorcière qu'il a débauchée et fait reine du sabbat, ornée avec pompe, portant diadème et autres affichets, est assise à ses côtés. On offre à Beelzebuth des enfants innocents, ensorcelés par de méchantes femmes. On voit de grandes chaudières pleines de crapauds, de vipères, de cœurs d'enfants non baptisés, de chairs de pendus, de charognes, d'eaux puantes. On y débite des pots de graisse et de poisons. On y danse en long, deux à deux, dos à dos ; les filles et les femmes tiennent chacune un démon par la main. L'indécence des gestes fait horreur à la plus effrontée ; les chansons sont brutales, licencieuses, lubriques. Les pratiques de la sodomie, tous les genres d'inceste sont choses exigées par Satan et accordées par les assistants.

Tantôt ces accouplements avec le diable se font dans un nuage pour cacher les exécrations et les cris que leur arrache la douleur, tantôt ils ont lieu devant tout le monde ; mais d'ordinaire, les caresses de Satan sont pénibles, parce que ses organes sexuels ont une forme anormale, etc., etc. Il y a dans les dépositions de ces malheureux, des choses et des mots qu'on ne saurait écrire ; les jeunes filles les plus pures s'exprimaient « dans toutes les langues de Sodome et de Gomorrhe » (1).

1. Michelet, *la Sorcière*.

Bientôt le bruit se répandit dans toute l'Espagne que la sorcellerie régnait dans la Navarre, dans la vallée de Bastan particulièrement.

La proximité du pays de Labourd, et l'émigration des familles basques, luyant le jugement de Delancre et d'Espagnet, expliquent l'explosion et la dissémination du délire sur plusieurs points circonvoisins. C'est toujours le sabbat qui fait les frais de ce délire, « Jean Goiburu déclare qu'il a coutume de jouer du tambourin pour faire danser les sorcières du sabbat, qu'il a plusieurs fois déterré des morts et préparé leurs os pour les manger avec le diable ; qu'il a tué son propre enfant, qu'il l'a enterré et exhumé quelque temps après pour le manger avec plusieurs sorciers dont il indique les noms, etc. Gratiennne, femme de Jean Goiburu, avoue qu'elle a été reine du sabbat ; qu'elle a empoisonné une autre reine qui lui inspirait la jalousie ; qu'elle a fait périr beaucoup d'enfants, les fruits et les moissons, etc.

Sa fille, Iriarte, déclare avoir fait mourir neuf enfants en suçant leur sang, qu'elle a tué quatre personnes avec la poudre des sorciers et quatre avec la liqueur verdâtre des crapauds, etc. (1).

A peu près vers la même époque, éclatait l'hystéro-démonopathie parmi les Ursulines d'Aix. Un prêtre, Gaudridi, fut accusé par elles de pratiquer la sorcellerie ; or, cet homme, qui passait pour un esprit cultivé, fut arrêté et interrogé devant le Parlement de Provence. Il nia d'abord tout ce qu'on lui reprochait ; mais au bout de quelques mois, vaincu par le chagrin, étourdi par des menaces

1. Llorente. *Hist. crit. de l'Inquisition d'Espagne*.

incessantes, affaibli par les privations et les mauvais traitements, il confessa qu'il s'était livré au démon, qu'il allait au sabbat, qu'il avait séduit une des religieuses, etc.

De 1615 à 1631, apparaissent successivement les épidémies d'hystérie à Amou, dans le pays de Dax, où cent vingt malades sont atteintes de la maladie impulsive, dite mal de Laïra ; l'épidémie de Lille, qui dura dix ans, parmi les sœurs de Sainte-Brigitte ; une épidémie de démonolâtrie dans la Sologne et le Berry, quelques cas de théomanie dans la Flandre, enfin la démonopathie des Bénédictines de Madrid. Nous arrivons ainsi à la fameuse épidémie des Ursulines de Loudun qui nous intéresse par son épilogue. Au printemps de 1632, plusieurs religieuses se plaignirent d'être obsédées la nuit par des spectres. Il leur arrivait de quitter leur lit, de s'échapper des dortoirs, de parcourir les corridors et même de monter sur les toits. A l'approche d'un exorciste, on les entendait lancer des blasphèmes et des imprécations ; on les voyait se lever, passer leur pied par-dessus leur tête, écarter les jambes au point de s'asseoir sur le périnée, chercher à arracher le ciboire des mains du prêtre, et, au grand scandale des mœurs, se livrer sur elles-mêmes à des attouchements révoltants, etc. Quelques-unes avaient des hallucinations ; la plupart se plaignaient de douleurs ou de sensations particulières dans la tête, dans l'estomac ou dans la région du cœur, etc., bref, on y trouve tous les signes et toutes les variétés de l'hystérie. Or, il y avait à Loudun un prêtre, Urbain Grandier, réputé par son savoir, ses belles manières et quelques aventures galantes ; ces malheureuses hystériques ne tardèrent pas à l'accuser de maléfice, de corruption, de

sorcellerie, de pacte avec le démon. Grandier fut dénoncé, arrêté, jugé, condamné, étranglé et brûlé ; tout le monde connaît cette épouvantable histoire. Le procès dura plus d'une année, fit grand bruit dans le pays et plusieurs séances d'exorcisme furent publiques. Aussi la maladie des Ursulines ne tarda pas à se répandre au dehors du couvent et un certain nombre de femmes de Loudun en présentèrent bientôt tous les symptômes. De Loudun, la maladie fut importée à Chinon par un exorciste ; de là, elle se propagea dans le midi de la France.

Un mois après la mort de Grandier, un moine qui l'avait assisté, le Père Lactance, présenta tous les signes de la folie et subit le sort de Grandier ; un autre prêtre, le Père Suren, qui fut envoyé de Marennes à Loudun pour exorciser trois possédées de marque et qui avait été étranger au procès de Grandier, fut atteint du même délire que les démoniaques et pendant vingt années environ il se débattit dans des alternatives de lucidité d'esprit ou d'aliénation et mourut finalement en rémission. Un autre moine, le Père Tranquille, « fameux prédicateur et terrible exorciste » qui avait chargé Urbain Grandier ; le Père Lucas qui assistait aux derniers moments du Père Tranquille, le chirurgien Maunouri et le lieutenant civil Chauvet qui avaient pris part au procès et au supplice de Grandier, finirent par partager les aberrations mentales des Ursulines de Loudun (1).

1. D'après de la Menarday : *Exam. et discus. critiques de l'histoire des diables de Loudun*.

Legué. *Documents pour servir à l'histoire médicale des possédés de Loudun*, thèse de Paris, 1874.

Calmeil, *loc. cit.*

Dans ces six cas la contagion est parfaitement nette. Dans l'épidémie de Louviers, il y a des démonopathes et des théomanes ; quant au reste, ces hystériques ressemblent à celles de Loudun.

En Suède, où 85 démonolâtres sont brûlés ; en Normandie, où cinq cents villageois sont compromis, et 17 condamnés à mort, 1670 ; à Hoorn où « un grand nombre d'orphelins garçons ou filles, jeunes ou vieux, mais dont pas un ne comptait moins de douze ans (1) », sont obsédés par le diable ; en Allemagne, où la chorée et l'hystérie sont décrites sous le nom de *tarentisme* ; à Toulouse et à Lyon où les mêmes accidents hystériques se manifestent ; dans le pays de Galles où paraît la secte des *jumpers ou sauteurs* ; partout enfin où la folie fait des ravages, on trouve les mêmes caractères de contagion et de diffusion soit par esprit d'imitation, soit par la voie de l'hérédité, soit par misère physiologique, soit par l'effet des croyances religieuses du temps ; partout aussi les hallucinations et les conceptions délirantes de ces aliénés sont pénibles, terrifiantes et donnent lieu à des accusations, à des poursuites, à des vengeances, et à des crimes, tout comme actuellement notre délire des persécutions.

Nous arrivons au XVIII<sup>e</sup> siècle. De grands progrès sont réalisés. Les connaissances humaines ont élargi leur domaine, les idées philosophiques se sont répandues, l'intolérance et le fanatisme religieux ont perdu du terrain, et la misère sociale a diminué. C'est que partout le raisonnement et l'observation se sont substitués à la tradition et à la foi

1. Bekker. *Le monde enchanté*.

aveugle, et la folie, tout en éclatant épidémiquement dans certaines contrées, perd à la fois de sa fréquence et de sa gravité. Vieussens, Boerhaave, Morgagni, Haller, Stahl, Sauvages, Condillac, Hume, et Diderot sont la gloire de ce siècle.

Sauvages parle de « mélancoliques qui s'effraient de la crainte des jugements de Dieu, et qui n'osent plus compter sur les bienfaits de sa clémence ;... de certains individus parfaitement frais et dont toute la personne respire un air de vie et de santé, et qui se croient cependant à deux doigts de la mort (1). » Il cite l'observation d'un architecte de Barcelone qui, « ayant perdu sa fortune tomba dans la mélancolie et devint interdit. La haine qu'il conçut pour sa femme et la crainte de l'Inquisition lui suggérèrent l'idée de changer de pays ;... il ne dormait que deux heures par nuit, refusait de parler, demeurait immobile, les yeux grands ouverts, et paraissait en tous points bien portant. »

Lorry, dans son *Traité de la mélancolie*, paru en 1765, dit qu'on reconnaîtra la mélancolie délirante à la bizarrerie des hallucinations, à la fausseté des principes qui servent de base aux raisonnements, à la ténacité des idées prédominantes, à la perversion des passions affectives, et à l'horreur qu'ont les mélancoliques pour certaines personnes ou pour certains objets.

Quatre grandes épidémies de folie marquent le xvm<sup>e</sup> siècle, celle des Calvinistes, celle des Jansénistes, celle des Vampiristes, et celle des Mesmériens. Les voici brièvement exposées :

1. Sauvages. *Nosologia methodica*, etc.

A la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, les calvinistes sont traqués et dépouillés ; leurs temples sont brûlés, leurs ministres sont exilés, et leurs enfants leur sont enlevés pour être instruits par des catholiques. Ils fuient en grand nombre, dans les montagnes du Dauphiné, du Vivarais et des Cévennes, emportant une haine ardente et la misère avec eux. Opprimés et accablés, et ne sachant où placer leur espoir sur la terre, quelques-uns se persuadèrent facilement que le ciel devait leur venir en aide. Les Prophètes apparurent et se comptèrent bientôt par centaines. Le mal se répandit très-vite et pendant 20 ans, environ (1689-1709), la folie régna épidémiquement avec les caractères prédominants de la théomanie.

Trois ou quatre ans après la mort du diacre Paris éclatait la célèbre épidémie, dite de Saint-Médard, qui dura une dizaine d'années (1731-1741), et dans laquelle la théomanie prit une forme extato-convulsive. A peu près à la même époque, on signale en Pologne, en Hongrie, en Moravie, en Irlande et en Danemarck une nouvelle variété de spectropathie, la vampirisme : « Les oupires ou vampires sont des revenants qui sucent le sang des hommes vivants... qui viennent de midi à minuit embrasser et étouffer leurs proches et leurs amis ;... qui mangent le linceul qui recouvre les cadavres. » (1) Cette croyance absurde se propagea très-vite, et Tournefort écrivait : « tout le monde a l'imagination renversée ; les gens du meilleur esprit paraissent frappés comme les autres. C'est une maladie aussi dangereuse que la manie et que la rage. On voit des familles

1. D'après Dom Calmet : *Traité sur les apparitions, les esprits*, etc.

entières abandonner leurs maisons ; chacun se plaint d'une nouvelle insulte, et l'on n'entend partout que des gémissements, à l'entrée de la nuit (1). »

Dans le dernier quart du siècle, le magnétisme, Mesmer et ses disciples, provoquèrent des accidents analogues à ceux de Saint-Médard.

Nous voici au seuil de notre siècle. La Révolution et l'Empire absorbent l'attention et remplissent l'histoire de l'Europe. Les esprits, occupés par les grands évènements politiques, se désintéressent des questions philosophiques et religieuses, l'instruction se répand davantage, la superstition diminue, le niveau intellectuel s'élève, et les épidémies de folie vont sans cesse en s'éteignant. « Partout, la civilisation, loin d'être un facteur, un propagateur de l'aliénation mentale, en est plutôt un moyen prophylactique, un puissant modificateur ;... le crime et la folie marchent de pair là où l'ignorance et l'immoralité dominant (2). »

1. Tournefort. *Voyage au Levant*.

2. Bulckens. *Civilisation et folie*, Bruxelles.

---

## PARTIE CRITIQUE

Que faut-il conclure de ce que nous avons rapporté ?

Que la folie est contagieuse ? Non, la folie n'est pas contagieuse à la manière de la variole ou de la syphilis. Le contagement n'a pas lieu par l'introduction d'un virus, d'un ferment ou d'un microbe, par un simple contact. Il faut des conditions multiples pour que la folie naisse et se développe ; il lui faut un terrain favorable, préparé, il lui faut un milieu spécial, il lui faut un ensemencement constant, ininterrompu. Or quels étaient ce terrain, ce milieu, cette semence ? Le terrain, le même qu'aujourd'hui : l'hystérie, l'épilepsie, l'alcoolisme, la paralysie générale, le délire chronique, les dégénérescences physiques et morales, les hallucinations ne sont pas des maladies simplement contemporaines. Elles sont signalées ou décrites sous des noms différents. Le milieu favorable non plus ne manquait pas. Au moyen-âge et aux siècles suivants, nous trouvons la misère, l'ignorance, le fanatisme, le goût du merveilleux, et les grandes commotions sociales. Et qu'un halluciné, par exemple, dise avoir vu ou entendu Dieu, le diable, les sorciers ou les vampires, qu'il le proclame, et parmi ces gens ignorants et misérables il s'en trouvera bientôt d'assez crédules pour le croire et le publier. Ce sera la semence féconde en repullulation ; et de la sorte, toute une famille, tout un village, toute une région vivra bientôt dans la

crainte du surnaturel. En faut-il aujourd'hui davantage pour faire sombrer la raison de quelques malheureux ?

Mais au fond de ces perversions psychiques, de ces aberrations sensorielles on doit chercher un état pathologique. L'hystérie, par exemple, est reconnaissable dans les épidémies du Labourd, de Loudun, de Saint-Médard, etc., avec son état mental et ses expressions physiques. L'épilepsie, elle aussi, intervient plusieurs fois seule ou combinée à l'hystérie. Les intoxications diverses, par l'alcool, la mandragore, la belladone, le datura, l'ergot de seigle, le verdet etc., ne sont pas toujours étrangères à certains délires ; les philtres, les onguents sont fréquemment employés. L'hérédité avec ses conséquences, et cette espèce d'attraction qu'ont les uns pour les autres les mal équilibrés, ont contribué à entretenir et à répandre les épidémies ; mais dans la majeure partie des cas rapportés par nous, il y avait peut-être autre chose. Dans une même épidémie, en effet, on voit côte à côte, pêle-mêle, confondus, des délires dépressifs et des délires expansifs ; à côté d'un malade qui a des inquiétudes et des terreurs ou la haine de Dieu, des sorciers, des vampires ou du diable, on voit tel autre qui se proclame le Prophète, le Messie ou Béalzebuth. Souvent peut-être c'est le même malade qui passe successivement par les deux délires. A cet égard nous sommes mal renseignés : les auteurs, dépourvus d'une méthode scientifique sévère, s'attachaient seulement à l'observation et à la description d'un seul point, du point saillant du délire, sans remonter à l'origine, sans lier entre elles les différentes phases de la maladie. Et puis, pourquoi ne pas le dire ? une autre cause à l'insuffisance de leurs observations, c'est

que l'immense majorité des malades leur étaient rapidement soustraits par l'exil, l'émigration ou le bûcher. « Dire tout ce que le fanatisme religieux a fait commettre de forfaits, combien il a fait périr des millions d'hommes au milieu des flammes et des plus douloureux supplices, c'est une chose impossible ; mais on peut affirmer que les ravages de la peste ne sont pas pires que ceux du fanatisme » (1).

Ce qui domine dans l'histoire de toutes ces épidémies ou qui frappe davantage chez la plupart de ces délirants, c'est que, presque toujours, ils éprouvent des sentiments pénibles, tels que douleurs, frayeurs, ou se plaignent d'hallucinations terrifiantes et de cauchemars affreux. Les malheureux qui croient aller au sabbat, y voient, y entendent ou y pratiquent des choses horribles. Ils y vont perchés sur des bâtons ou emportés par le vent, à des hauteurs et avec une vitesse qui donnent le vertige ; ils sont harassés, tout moulus, du départ et de l'arrivée. Souvent ils y ressentent de la douleur, quand ils s'accouplent entre eux, par exemple, ou avec Belzébuth. Ceux qui se croient possédés du démon souffrent moralement d'affreuses tortures ; ceux qui sont obsédés par des revenants n'ont pas une heure de répit pendant la nuit ; tous éprouvent des sentiments ou des sensations pénibles. Chez tous, on retrouve cette douleur morale qui est le début de toute aliénation. Or, quelle différence peut-on faire entre tous ces malheureux qui s'effraient ou se plaignent des sorciers, du démon, des revenants ou de Dieu, et nos persécutés actuels, qui

1. Calmeil, *loc. cit.*

accusent la police, l'électricité, leurs voisins ou les Jésuites ? Parmi ces aliénés des quatre derniers siècles, il est des malheureux qui vivent dans un état cénesthétique de dépression absolument complet, qui cherchent dans la fuite ou dans la mort un remède à leurs obsessions angoissantes, qui communiquent leur délire à leurs parents ou à leurs proches, qui sont tourmentés par des hallucinations des sens multiples et variées, par des troubles de la sensibilité générale, qui évitent les dangers imaginaires, qui fuient leurs ennemis supposés, qui se défendent contre tout ce monde d'esprits ou de gens mal intentionnés et qui même attaquent ceux dont ils croient avoir à se plaindre. En un mot, tous ces persécutés réagissent comme les persécutés d'aujourd'hui ; seulement l'objet de leur délire n'est plus la même, la manière d'exprimer leurs conceptions varie suivant le milieu social, suivant l'éducation, suivant l'exemple, mais le même fond de persécution persiste, l'aspect seul est changé. Comme toujours, le délire est habillé à la mode du temps.

Evidemment, les auteurs qui ont décrit comme maladie distincte, comme folie spéciale, comme délire partiel ou, si l'on veut, comme monomanie, un symptôme particulier de telle ou telle vésanie, accomplissaient un progrès. Il est certain que l'attention portée sur un point avait plus de chances de mieux en découvrir les particularités et d'en mieux fixer les traits principaux. Le premier observateur qui fit remarquer que les allures de la mélancolie étaient plus régulières, moins bruyantes que celles de la manie rendit à la science un grand service ; mais les auteurs, en introduisant dans le cadre nosologique la lycanthropie, la

zooanthropie, la démonopathie ou la démonolâtrie, la sorcellerie, le vampirisme, la théomanie, etc., ne décrivaient sous des noms différents que les divers symptômes d'une même et longue maladie ; ils n'en rendaient pas l'étude plus féconde, en attribuant ainsi une essence propre, une entité à chacun de ces délires, ils rendaient seulement la description plus commode. Aussi, du jour où Lasègue, faisant pour ainsi dire la synthèse de toutes ces observations de démonopathes, de possédés, d'ensorcelés, de damnés, de lycanthropes, de magnétisés, d'électrisés, de mouchardés, de volés, de ruinés, dégageait un fond commun à tous ces malades, un lien qui les enchaînait tous, « un air de famille », lorsque, en un mot, il les appelait persécutés, Lasègue faisait plus que tous ses devanciers. En mettant tous ces délires sur le même plan, il faisait naître l'idée d'en rechercher les origines et d'en suivre l'évolution.

On ne tarda pas à observer le délire des persécutions, plus ou moins complet, dans de nombreuses formes d'aliénation mentale et à voir lui succéder, quelquefois, des idées délirantes de grandeur. Les communications et les mémoires se multiplièrent ; la question avait fait un grand pas, mais peut-être Lasègue s'arrêta-t-il à sa première étape sur le chemin de la vérité. Qu'est-ce, en effet, que le délire des persécutions ? Comment devient-on persécuté ? Un homme, par exemple, a des hallucinations de l'ouïe : il entend une voix qui lui dit : repens-toi ! La première impression qu'il ressent, c'est la crainte ; le premier mouvement qu'il exécute, c'est de regarder autour de lui. La voix se fait entendre de nouveau, nouvelles émotions ; une troisième, une quatrième fois, une dixième fois, pendant

des mois et des années, cette voix ou une autre lui répète ces mêmes mots ou d'autres mots ; il est alors bien vraisemblable que cet homme perdra sa tranquillité et le goût de ses occupations, qu'il épiera autour de lui, qu'il scrutera sa conscience et qu'il sera très attentif à tout ce qui se rapporte à sa santé. Pour peu qu'il découvre quelque chose d'anormal, il ne tardera pas à établir une relation de cause à effet entre la voix qui lui crie et ce qui lui arrive ; cet homme aura des idées de persécution.

Supposez maintenant un homme qui n'a pas d'hallucination. La plupart des malades que nous avons observés avaient présenté, souvent dès leur plus tendre enfance, et longtemps avant le début de l'aliénation, des signes de désharmonie intellectuelle, de manque d'équilibre cérébral : ils étaient mobiles, indécis, soupçonneux, irrésolus, jaloux, pervers, peu judicieux, colères, originaux, mal pondérés. Nous sommes d'ailleurs, en cela, d'accord avec les auteurs. Supposez donc un homme méfiant ou irritable ; qu'il se produise quelque chose d'anormal dans sa santé, dans ses affaires, dans ses relations, dans son intérieur, ce fait, insignifiant quelquefois, le frappera et l'impressionnera fâcheusement. Il en voudra connaître l'origine, le pourquoi, le comment ; cette idée prendra, dans son esprit, la place principale, deviendra le centre, le point de convergence de ses autres idées ; il n'aura plus de repos avant d'avoir trouvé une raison à ce fait anormal, et, sitôt découverte, cette raison deviendra le point de départ de son délire de persécution. Supposez, par surcroît, une grande émotion, une catastrophe, la ruine par exemple, survenant chez un individu dont la raison ou la santé sont fortement

ébranlées : ne croyez-vous pas que ce sera une incitation suffisante pour précipiter le dénouement fatal qui aurait pu se faire attendre des années et la vie tout entière ?

Voilà comment, selon nous, s'élabore et s'édifie le délire. Cependant ne devient pas persécuté qui veut : il faut un vice cérébral, congénital ou acquis. L'alcoolique, par exemple, qui est persécuté, a son délire dépendant du poison ; l'hystérique, elle aussi, délire d'une façon spéciale ; l'imbécile ou le débile est persécuté comme il est ambitieux, sans méthode et sans grande logique, mais derrière chaque délire de persécutions, il y a une tare, un fond pathologique permanent. Est-ce à dire que le milieu social n'influe pas sur la production du délire ? L'instruction, la religion, la littérature, les émotions, l'onanisme sont autant de causes occasionnelles, comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tel, par exemple, placé dans un milieu particulier, devient persécuté qui aurait pu ne pas l'être, placé dans un autre milieu. Il y a là une question de réceptivité, d'affinité, de germination. Voyez l'influence de l'éducation. Un enfant timide ou enclin à la tristesse vit dans un milieu triste, avec des parents mélancoliques ou brusques. Ses idées de tristesse, loin de cesser, augmentent. On fait à cet enfant ou il entend faire des peintures de l'enfer ou du sabbat : sa jeune imagination en assombrira les couleurs. Cet enfant se livre-t-il à l'onanisme, sa tristesse s'accroît, il fuit, il évite tout le monde parce qu'il se figure que tout le monde voit son vice écrit sur son front ; à l'école, au collège, des camarades plus éveillés, plus espiègles se jouent de sa timidité, le ridiculisent, le bousculent. Qui n'a connu de ces victimes, de ces souffre-

douleurs des heures de récréation ? Que va-t-il arriver ? Ou cet enfant, avec l'âge prendra de l'assurance et se débarrassera de cet excès de timidité, ou bien il restera convaincu que son infériorité et ses défauts sont notoires. De là, naîtront la méfiance et la jalousie. Il n'y a pas à sortir de ce dilemme. Le déclassé n'est-il pas un demi-persécuté ? Le misanthrope n'est-il pas sur la limite ?

L'homme bien portant, sobre, instruit, l'homme qui raisonne bien et qui n'a pas de tare héréditaire ou personnelle, ne deviendra jamais un persécuté. Que sous le coup d'une émotion violente, d'une déception cruelle, d'une perte sensible, on ait de l'inquiétude, des soupçons, des idées de persécution, le fait est commun et banal ; mais la raison reprend vite ses droits, la réflexion se fait, l'on juge bientôt sainement la situation et l'on revient vite sur ces premières impressions. On nous dira que ce sont là des phrases, que personne n'a saisi sur le vif le fait pathologique ou psychique en vertu duquel on devient persécuté. Nous répondrons simplement que personne non plus n'a vu le mécanisme de l'idéation. Habités comme nous le sommes à envisager séparément les idées, les sentiments et les actes de la volition, nous pouvons nous étonner qu'il ait suffi souvent d'un simple ébranlement, d'une émotion ou d'un accident pour entraîner des familles, les habitants d'un village ou d'un couvent dans tel ou tel délire. Mais, si nous considérons que tous ces malheureux n'avaient ni le contrôle, ni l'expérience que nous possédons, nous serons moins surpris de l'explosion et de la propagation de ces délires. Il y a, d'une part, la force de l'exemple, la contagion morale :  
« Si l'on examine des personnes vivant depuis longtemps

« ensemble, on voit s'établir entre elles une communauté singulière au physique comme au moral. »

« ..... Ce qui se passe pour les idées normales, régulières, se produit également pour les idées extraordinaires, « excentriques, qui peuvent se transmettre sans grande « résistance de la part de l'entourage (1). »

Il y a d'autre part, ce fait sur lequel M. Legrand du Saulle insiste avec raison, à savoir : « que le persécuté « appartienne ou non à un milieu élevé, il ne possède en « général qu'un niveau intellectuel moyen, et, comme s'il « avait un sentiment intime et mal défini de sa faiblesse « relative, il se défie de lui et jalouse les autres (2). »

« Enfin, les hallucinations elles-mêmes peuvent se « transmettre par l'influence des idées éducatrices, sociales, par la force de l'exemple, par une véritable contagion morale, absolument de la même manière que des « milliers d'hommes volent au combat à la voix d'un général « célèbre, que les masses massacrent un malheureux sans « défense, entraînées par les cris de quelques forcenés (3). »

Nous avons vu comment le délire des persécutions s'édifiait, se systématisait, se stéréotypait par une série de déductions logiques ; nous allons voir maintenant ce même processus logique se produire et donner lieu à une nouvelle modalité délirante : « Le persécuté souffre et, en face « de la persistance de ses douleurs, il s'analyse et remarque « que pour qu'on puisse l'insulter ainsi et lire dans sa « pensée il a bien fallu que quelqu'un pénétrât dans sa

1. Bourdin. *Annales médico-psychologiques*, 1874.

2. Legrand du Saulle, *loc. cit.*

3. Brierre de Boismont, *des Hallucinations*.

« vie et qu'une véritable intervention étrangère domi-  
« ou partageât son existence. Mais alors comment un phé-  
« nomène semblable s'est-il opéré ? Par un agent inconnu,  
« puissant, mystérieux, surnaturel ; le thème morbide est  
« trouvé, et le roman pathologique se dramatise (1).

« Les maux que je subis sont extraordinaires... il  
« faut que quelque chose d'extérieur, d'indépendant de  
« moi-même, intervienne ; or, je souffre, je suis mal-  
« heureux, des ennemis seuls peuvent avoir intérêt à me  
« causer de la peine (2).

« Les agissements de mes ennemis, dit-il, sont aussi  
« déloyaux que persistants et périlleux ; mes ennemis sont  
« infatigables et tout-puissants ; mais, quel intérêt ont-ils à  
« m'accabler de la sorte, moi, homme ignoré, obscur, ou  
« placé dans un milieu modeste..... peut-être suis-je un  
« être moins effacé qu'on ne croit, plus important qu'on  
« ne le suppose, plus redoutable qu'on ne se l' imagine....  
« Je ne suis donc pas l'homme humble sous le *déguise-*  
« *ment* duquel j'ai vécu jusqu'aujourd'hui (3). »

« .....Une nouvelle perspective s'ouvre à leur esprit  
« tourmenté. Ce n'est plus la personnalité des autres,  
« c'est leur propre personnalité qui se transforme à leurs  
« yeux. Pour qu'on les traque comme on fait, il faut,  
« se disent-ils, que l'on ait un intérêt à agir ainsi ; et si  
« l'on a un si grand intérêt à les perdre, c'est qu'ils por-  
« tent ombrage à quelque personnage riche et puissant ;  
« c'est qu'ils auraient droit eux-mêmes à une richesse et  
« à une puissance dont ils sont frauduleusement dépouil-

1. Legrand du Saulle.

2. Lasègue, *loc. cit.*

3. Legrand du Saulle, *loc. cit.*

« lès ; c'est qu'ils appartiennent à un rang élevé dont des  
« circonstances plus ou moins mystérieuses les ont écartés ;  
« c'est que les gens qu'ils avaient considérés comme leurs  
« parents ne sont pas leurs parents véritables ; c'est  
« qu'eux, ils appartiennent en réalité à une famille de  
« premier ordre, à une souche royale le plus sou-  
vent (1). »

Comme pour les idées de persécution une autre voie peut conduire aux idées de grandeur ; il n'est pas rare, en effet, de voir le délire ambitieux survenir à la suite d'une hallucination. Mais, quel que soit le procédé par lequel le malade a formé sa conviction, il conserve indéfiniment les titres et les qualités qu'il s'est attribués. « Que l'idée  
« ambitieuse soit plus ou moins fantaisiste, qu'elle repose  
« sur des données plus ou moins bizarres, elle est et reste  
« telle ; elle sera le pivot autour duquel tourneront toutes  
« les idées malades ; les ambitieux commettent des ana-  
« chronismes formidables dans la poursuite de leurs rêves  
« de grandeur (2). »

Il est à remarquer que c'est lentement, progressivement que le vésanique passe de la période de concentration pénible à la période d'expansion. Il y a entre ces deux états opposés un état de transition. Le malade paraît plus calme, moins tourmenté ; quelquefois on surprend un geste, un regard, une attitude qui respire le contentement : n'allez pas croire à une rémission ou à une amélioration. C'est le

1. A. Foville, *De la folie avec prédominance des idées de grandeur*. In *Mémoires de l'Académie de Médecine*, 1869.

2. Paul Garnier, *Des idées de grandeur dans le délire des persécutions*, Thèse de Paris, 1877.

moment, pour le médecin, de redoubler d'attention pour saisir au passage les premiers signes de l'évolution du délire. Il faut aussi savoir que certains malades s'arrêtent ou s'attardent à telle ou telle période, qu'ils ne poussent pas plus loin leur évolution. C'est encore là un phénomène analogue à celui qui se produit au début ou au cours du délire dépressif, c'est une relation de plus entre les deux périodes. Le malade est en possession de ses idées de grandeur ; il est Dieu, antechrist, empereur, sainte Vierge, prophète, millionnaire, inventeur, réformateur... etc., pour nous, son titre nous importe peu. Celui qui se croit grand ténor ou millionnaire est aussi ambitieux que tel autre qui croit être le christ ou l'empereur : c'est le même délire. Il y a un fond commun chez tous les ambitieux, une égale perversion du moi, une exagération morbide de la personnalité. De même, dans la période de persécution le malade qui se croit possédé est tout aussi persécuté que celui qui se dit magnétisé ou téléphoné. On voit ainsi comment toutes les monomanies ambitieuses, décrites sous des noms différents (demonolâtrie, théomanie, mégalomanie, etc.) n'ont plus leur raison d'être, comment elles n'ont pas une existence propre, indépendante, comment, enfin, elles ressemblent, sous ce point de vue de forme et de surface, à ces délires partiels (sorcellerie, démonopathie, lycanthropie, vampirisme) etc. qui avant Lasègue, prenaient chacun un chapitre spécial dans la pathologie et qui ne sont, en somme, qu'un fait divers dans le délire des persécutés. C'est le costume qui change, mais c'est toujours le même acteur qui reste en scène.

On observe souvent, à la fin de la période ambitieuse,

que le malade est moins actif, que ses idées délirantes sont moins vives, sa conversation moins soutenue, qu'en un mot il y a des « trous » dans son intelligence. C'est que la lésion intellectuelle fait des progrès, c'est que le vésanique approche lentement de la dissolution, de la démence terminale.

Cet amoindrissement des facultés intellectuelles ira toujours en augmentant ; ce n'est plus qu'une question de temps. Il faudra quelquefois des mois, et souvent des années pour que cette dernière étape soit parcourue. Il y aura quelquefois un arrêt passager dans l'évolution ; il y aura d'autres fois une maladie intercurrente qui emportera le malade, mais le terme fatal, la terminaison certaine, c'est toujours la démence.

Parfois, cette démence est simple, les idées ambitieuses se sont graduellement affaiblies ; les préoccupations hypochondriaques et les hallucinations sont rares, ou même n'existent plus ; le malade est indifférent à tout. Il n'y a plus le moindre signe de réaction ou d'activité cérébrale ; c'est bien le calme plat.

D'autres fois, il y a de la perversion des sentiments affectifs : « devenu complètement incohérent, le malade reste pourtant ou acariâtre ou dominateur ; c'est le dernier vestige d'un ancien délire ou pénible ou expansif » (1).

Chez quelques déments, on verra persister des troubles de la sensibilité ou des sentiments de tristesse ou de béatitude ; enfin, chez d'autres, ce seront les préoccupations hypochondriaques qui domineront. Mais, tous ces types divers

1. P. Gèrente, *le Délire chronique*, thèse de Paris, 1883.

de démence ne sont, en réalité, que les apparences diverses d'un même état pathologique. Ils n'ont pas plus d'individualité propre que le délire pénible, ou que le délire ambitieux. Chez tous ces déments, on pourra retrouver, à des époques plus ou moins éloignées du marasme final, les lambeaux de leurs anciens délires, les vestiges ou les ruines du monument intellectuel. Suivant que tel malade, par exemple, se sera attardé dans la période de concentration pénible, on pourra voir surgir et persister plus ou moins longtemps des idées de persécution ; suivant que tel autre, au contraire, aura fait son maximum de délire à la période ambitieuse, on verra survenir, à la fin, des bouffées de satisfaction ou de grandeur. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que tous ces malheureux déments, qu'ils aient ou non des troubles sensoriels et des perversions effectives, ont tous un trait commun, un fond commun ; c'est qu'ils sont tous frappés de déchéance mentale.

Nous avons vu que le délire des persécutions de Lasèque (ce délire qui passe par trois phases successives : incubation, systématisation, cristallisation), disparaissait à la longue pour faire place à une nouvelle phase du délire, à forme ambitieuse. Nous avons vu également ce délire ambitieux s'étayer sur des données syllogistiques ou sur des hallucinations, et dominer la scène ; nous l'avons vu, à son tour, s'éteindre insensiblement dans une décrépitude morale, et de cet homme plus ou moins intelligent, plus ou moins actif, plus ou moins moral, et tour à tour persécuté et ambitieux, ne plus rester qu'un être incohérent, abruti, une vraie chose végétative. Si maintenant on se reporte à ce

que nous avons fait remarquer dans la description, à savoir que le début du délire des persécutions était marqué par un état d'inquiétude, d'angoisse, qui précédait de longtemps toute idée de persécutions, on retrouvera dans notre travail les quatre étapes que M. Magnan a décrites dans le Délire chronique. On verra que nous avons dépeint successivement, et période par période, le malade *inquiet*, *persécuté*, *ambitieux*, *dément*. Il est possible qu'un malade, pris au hasard, ne présente qu'un ou deux de ces états ; mais qu'on observe sur un grand nombre de malades et l'on se convaincra bien vite que la plupart, la presque totalité des vrais persécutés (type Lasèque) ne sont que des délirants chroniques. Certains malades, — nous le répétons une dernière fois, — s'attardent dans l'une ou l'autre des trois premières périodes ; certains autres sont emportés par telle ou telle maladie ; quelques malades enfin présentent sans ordre, *vice versa*, pêle-mêle, un délire expansif et un délire dépressif, l'un après l'autre, sans liaison, sans chaîne logique, sans durée, sans choix. Ces derniers appartiennent à la classe des *dégénérés*, de Morel, *des héréditaires dégénérés*, de M. Magnan. Ils se distinguent des délirants chroniques par une imprégnation héréditaire plus grande, et par l'invasion et la disparition brusques de leurs délires.

Le délire des persécutions est une étape du délire chronique ; mais ne le trouve-t-on que là ? Il faut s'entendre sur les mots, et ne pas confondre le délire avec les idées de persécutions. Le délire des persécutions avec ses trois périodes (incubation, systématisation, cristallisation), pré-

cédées d'une période d'inquiétude et mettant à évoluer un temps assez long et un ordre graduel bien marqué, rentre franchement dans le délire chronique, dont les périodes sont beaucoup plus compréhensives. Il est au contraire un délire des persécutions dans lequel la période ambitieuse est une modalité délirante plus ou moins tenace, mais n'est pas une étape de ce chemin pathologique que parcourt, avec une régularité invariable, le délirant chronique vulgaire ; ce délire apparaît brusquement et disparaît de même ; et grâce au terrain particulier sur lequel il s'est développé, son pronostic est moins sévère, car le malade peut guérir et redevenir ce qu'il était autrefois, un être mal équilibré, non délirant, mais qui laisse toujours visibles, apparents à l'œil du médecin, les stigmates physiques et psychiques du dégénéré. Quant aux idées de persécution, on les rencontre partout, dans l'hystérie, l'alcoolisme, l'épilepsie, la paralysie générale, chez les imbéciles et semi-imbéciles, dans les affections de la moelle, dans certains états diathésiques ou cachectiques, dans toute la pathologie, pour ainsi dire. Mais ces idées de persécutions sont fugaces, intermittentes, naissant et disparaissant presque spontanément ; en un mot, jamais systématisées. On s'en rendra bien compte par cette observation d'une malade qui avait une sclérose en plaques.

« Mlle V... a été prise, il y a quelques semaines, d'un véritable accès de lypémanie. Elle voyait des personnages effrayants et entendait des voix qui la menaçaient de la guillotine. Elle était convaincue que nous voulions l'empoisonner. Pendant vingt jours elle a refusé toute espèce de nourriture, et nous nous sommes vus contraints à

l'alimenter pendant ce temps-là à l'aide de la sonde œsophagienne. Aujourd'hui, ces accidents ont disparu. Néanmoins les voix se font entendre de temps à autre (1).

En résumé, le délire des persécutions est un symptôme, une manifestation essentielle d'une maladie ; les idées de persécutions, au contraire, n'en sont qu'un accident fortuit. Elles n'ont aucune influence sur la marche et la durée de la psychose qu'elles accompagnent ; mais elles ont parfois une couleur spéciale suivant le terrain sur lequel elles se développent. Le cerveau d'un imbécile, par exemple, enfante des idées de persécution qui portent une marque de débilité originelle, dans leur association, et dans leur succession logique ; les idées de persécution d'une hystérique empruntent, elles aussi, au milieu instable qui les fait éclore, une mobilité particulière dont on a, pendant longtemps, tenu un trop grand compte. Et si l'on voulait établir un rapprochement, on pourrait peut-être comparer toutes ces idées de persécution à la toux, dont les caractères, dans certains cas, n'ont aucune valeur, mais qui, dans d'autres, ont une extrême importance, et sont presque pathognomoniques. Quelle différence, en effet, pour le médecin, entre la toux du phthisique, et celles de l'hystérique ou de l'alcoolique, entre ces deux dernières et les quintes de la coqueluche ? Sans vouloir établir un parallèle entre ces états morbides et les affections mentales, ne pourrait-on pas trouver des analogies au point de la soudaineté d'apparition, de l'intermittence ou de la rémittence,

1. Charcot. *Maladies du système nerveux*, tome I.

de la chronicité ou de l'acuité, de la faiblesse ou de la gravité que présentent le symptôme toux et le symptôme délire ?

Il ne suffit donc pas d'observer qu'un aliéné délire, il faut savoir de quel fond pathologique est issue la forme délirante ; et c'est pour avoir fait cette recherche qu'on ne confond plus aujourd'hui, dans une description commune, des états mentaux si différents, de même que, grâce à l'auscultation, on reconnaît actuellement certaines affections thoraciques qui, avant Laënnec, ne pouvaient être distinguées.

---

## CONCLUSIONS

Nous arrivons au terme que nous étions fixé. Qu'avons-nous fait dans cette étude ?

En prenant pour point de départ la description classique du délire des persécutions, nous avons cherché, au moyen de documents historiques, à démontrer que ce délire avait existé dans tous les temps, à tous les âges et dans toutes les civilisations ; qu'il avait pris à certaines époques et dans certains pays, des caractères de contagiosité et d'épidémicité ; qu'il avait toujours porté la teinte, la marque des idées dominantes et des préjugés sociaux du temps ; et que malgré ses côtés objectifs différents, il n'était réellement, au fond, que le type de Lasègue.

Puis, prenant en groupe toutes ces observations de persécutés, nous avons dégagé des lois communes d'évolution dans le délire ; nous avons vu une même opération psychique ou hallucinatoire se produire chez le persécuté et chez l'ambitieux, nous avons vu le même terme fatal de tous ces délires. Pour ces raisons, nous leur avons assigné comme substratum une seule et même maladie : le délire chronique.

Chemin faisant, nous avons démontré comment les formes variées sous lesquelles déliraient autrefois les aliénés (démonopathes, possédés, zoanthropes, ensorcelés, damnés, lycanthropes, etc.) étaient analogues aux formes actuelles sous lesquelles apparaissent nos persécutés (électrisés, ma-

gnétisés, empoisonnés, mouchardés, téléphonés, etc.). De même, nous avons fait remarquer que les monomanes ambitieux d'autrefois (démonolâtres, théomanes, prophètes, etc.) n'étaient point différents de nos mégalomanes d'aujourd'hui (empereurs, députés, inventeurs, millionnaires, etc.) ; et tout en rendant justice aux manigaphes, nous nous sommes élevé contre l'abus qu'on a fait des monomanies, persuadé qu'en étudiant partiellement, qu'en s'attachant uniquement à un seul point de la maladie on faisait plus retarder qu'avancer la question. Nous avons signalé l'influence des idées religieuses, politiques et morales, le rôle des révolutions, la puissance de l'éducation et de l'exemple, les progrès de la psychiatrie, et nous avons dénoncé la part qui leur revenait dans les manifestations vésaniques.

Puis, à propos de chacun de ces délires, nous avons vu que loin de naître spontanément, ils passaient par une longue période d'élaboration, et qu'avant de disparaître, de s'éteindre dans une ultime dissolution, ils traversaient graduellement, et pas à pas pour ainsi dire, deux phases opposées pour la forme, mais analogues quant au processus logique, à l'origine et à la terminaison. Enfin, nous avons démontré que le délire des persécutions (type Lasèque), au lieu d'être une espèce pathologique, était simplement un épisode, une période, une phase d'une affection mentale grave : le délire chronique.

En laissant de côté certains points, comme le traitement, la médecine légale et l'anatomie pathologique, nous pourrions encourir le reproche d'avoir reculé devant une difficulté ; mais si l'on veut considérer que la question est

bien nouvelle ; si l'on veut reconnaître qu'un grand nombre de points de l'anatomie et de la physiologie nerveuses sont encore à l'étude ou en discussion, et que nous en sommes à un premier essai, on ne saurait trop nous en vouloir d'avoir péché plutôt par excès de prudence que par excès de témérité.

---

COURS DE M. MAGNAN

# DÉLIRE CHRONIQUE

## QUATRE PÉRIODES

*Couleur du délire suivant l'éducation et le milieu social*

|                                                                                                                       |                                                                       |                                                |                                                                             |                                                                                     |                               |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------|
| 1 <sup>o</sup><br>Période d'in-<br>cubation, passe<br>généralement<br>inaperçue.                                      |                                                                       |                                                |                                                                             |                                                                                     | 1 <sup>o</sup><br>Inquiets.   |
| 2 <sup>o</sup><br>Systématisa-<br>tion commen-<br>çante. Préoccu-<br>pations péni-<br>bles. Délire de<br>persécution. | Démonopathes.<br>Possédés.<br>Ensorcelés.<br>Damnés.<br>Lycanthropes. |                                                | Électrisés.<br>Magnétisés.<br>Empoisonnés.<br>Mouchardés.<br>Volés, ruinés. |                                                                                     | 2 <sup>o</sup><br>Persécutés. |
| 3 <sup>o</sup><br>Systématisa-<br>tion de plus en<br>plus accentuée.                                                  | Démonolâtres<br>Théomanes.                                            | { Dieu.<br>St-Esprit.<br>Christ.<br>Ste Vierge | Mégalomanes                                                                 | { Empereurs<br>Rois<br>Députés<br>Présidents<br>de Répu-<br>blique<br>Millionnaires | 3 <sup>o</sup><br>Ambitieux.  |
| Délire des<br>grandeurs sté-<br>réotypé.                                                                              | Antechrist.<br>Jeanne-d'Arc.<br>Prophètes.                            |                                                | Réformateurs, Inventeurs                                                    |                                                                                     |                               |
| 4 <sup>o</sup><br>Période ter-<br>minale ou de<br>dissolution.                                                        |                                                                       |                                                |                                                                             |                                                                                     | 4 <sup>o</sup><br>Déments.    |

117



---

Imprimerie des Écoles, HENRI JOUVE, 23, rue Racine, PARIS

---